

LES TEMPS NOIRS

ABDELHAK SERHANE

LES TEMPS NOIRS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-051686-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Le peuple européen qui torture est un
peuple déchu, traître à son histoire.
Le peuple sous-développé qui torture
assure sa nature, fait son travail de
peuple sous-développé.

Frantz Fanon

Il marcha par monts et par vaux. Ses pieds agiles effleuraient à peine le sol, comme les caresses de la brise ou les ondulations d'un serpenteau sur le feuillage. L'herbe se courbait sur son passage puis se redressait aussitôt comme pour le regarder s'éloigner dans les méandres de la nuit. Confectionnées dans un vieux pneu de voiture, les semelles de ses sandales provoquaient, à chaque pas, un crissement à peine perceptible. Solitaire et circonspect, il se déplaçait avec une parfaite aisance dans cette vaste région dont il avait appris, très jeune, à connaître la topographie. Leste et alerte à la fois, il était partout et nulle part, apparaissant et disparaissant comme l'éclair. Ceux qui le détestaient affirmaient qu'il était le diable dans toute sa splendeur. Ceux qui l'admiraient tremblaient pour lui en silence. Personne n'était capable de dire avec exactitude où il se trouvait ni à quel moment il resurgirait au milieu d'une foule grasse et criarde pour exécuter l'un de ses ennemis avant de disparaître sans laisser de traces et sans que qui que ce soit puisse dire comment cela s'était produit. Était-ce possible? Même les témoins oculaires n'étaient pas en mesure de relater comment il avait surgi du néant, ni comment il avait tué sa victime. Personne ne pouvait expliquer comment il mettait ses plans à exécution. Sa stratégie déroutait les autorités qui avaient multiplié les barrages et les points de contrôle. Quant aux autochtones, ils ne savaient rien. On disait d'eux qu'ils n'étaient bons qu'à comptabiliser les cadavres. Et plu-

sieurs râlaient de lâcheté ou d'impuissance. Le vrai danger pour lui était là et il l'ignorait : il plantait la haine et la jalousie dans le cœur des hommes. Jusque-là, il avait échappé à la veulerie vengeresse des mâles qui avaient peur de se mesurer à lui ou d'entrer dans la même voie que lui. Si son exemple ne faisait pas d'émules, son courage était convoité par tous. Tout le monde s'accordait à dire que c'était un brave combattant. Insaisissable et infaillible. Il avait la fierté des vaillants désintéressés et son incroyable dextérité le mettait à l'abri des trahisons et des coups bas. Il était l'ami de la nuit et du silence, affirmaient ceux qu'il déroutait par ses exploits aussi multiples que précis. Sa djellaba en bure brune lui servait de gîte et de couverture. Pendant le jour, il se cachait dans des grottes inaccessibles, son fusil à portée de main. Il profitait de ses retraites pour reprendre des forces, réciter des versets coraniques puis réfléchir à ses prochaines expéditions. Il était plus préoccupé par le sort de son pays que par son propre sort. Tous ses rêves étaient peuplés de sang et de massacres. Des cauchemars épouvantables envahissaient ses nuits. Pour oublier, il se rappelait les meilleurs moments de son existence. Très vite, la réalité du moment le ramenait sur terre. Son fusil, devenu son confident et son compagnon de route, ne lui permettait aucune évasion. Même l'image de sa mère ne réussissait pas à dissiper son anxiété, ni à lui faire oublier l'errance qu'il vivait depuis qu'il avait quitté les siens et choisi la montagne pour demeure et la forêt pour abri. Il lui arrivait souvent de se demander si ce qu'il faisait était bien ou mal. Très vite il chassait ces idées loin de son esprit, persuadé qu'il n'y avait pas d'autre voie. Lui avait-on laissé le choix ? Au plus profond du doute, il faisait ses ablutions, récitait une prière avant de lever ses mains jointes vers le ciel pour solliciter l'aide de Dieu et demander à ce dernier de guider ses pas sur le chemin de la vérité et de la justice. Ainsi son âme retrouvait la paix des hommes pieux. Il était certain d'une chose : la peur n'avait jamais trouvé le chemin de son cœur.

Son index sur la détente n'avait jamais hésité et son bras n'avait pas faibli une seule fois. Non ! Il n'avait pas peur. La mort serait l'aboutissement logique de son parcours. N'est-elle pas l'achèvement de toute vie ? Il finirait sûrement dans un ravin, avec une balle entre les deux yeux. Dans le pire des cas, des mains traîtresses lui trancheraient les veines jugulaires avec la lame acérée d'un coutelas. Il espérait échapper assez longtemps à la déloyauté de certains fourbes qu'il connaissait bien et qui n'hésiteraient pas à le poignarder dans le dos, à le vendre pour deux sous. Il dérangeait les hommes dans leurs certitudes en mettant leur virilité à rude épreuve. Les jeunes l'admiraient en silence. Les enfants les plus bagarreurs se faisaient appeler par son prénom. Certains adultes, s'ils étaient impressionnés par sa promptitude et les prouesses de son action, le détestaient à mort. Nombreux étaient ceux qui le jalouaient pour la célébrité qu'il avait acquise dans la région et même au-delà des montagnes. Mais il était chéri par les femmes, chacune d'elles l'espérant pour elle l'espace d'une nuit, d'une rencontre, d'une étreinte, d'un sourire ou même d'un simple regard. Le danger était grand et le risque imminent. Les barbues et moustachus avaient du mal à se faire accepter par la vierge de leur choix. Les nubiles devenaient plus exigeantes, les adolescentes plus intraitables, plaçant le sacrifice suprême et l'honneur de la patrie au-dessus de toute considération. Le courage était devenu une qualité essentielle dans toute transaction. La bravoure n'était pas donnée à tout le monde.

Il arriva à destination par une nuit lourde qui écrasait l'univers sous un couvercle de plomb. Une malédiction. Le village contigu au sien dormait dans la nasse d'une obscurité artificielle. Pas âme qui vive ! Il le traversa au milieu de quelques aboiements fatigués. Il avait l'étrange impression que le ciel était chargé d'une sorte de prémonition, comme si la mort en personne rôdait dans les ruelles, imprévisible et féline, guettant le premier faux pas, la moindre inadver-

tance, pour bondir sur sa proie avec hargne et détermination. Les trous des murs étaient autant d'yeux qui épiaient chacun de ses gestes. Des yeux qui jaillissaient du pisé comme des munitions, se dirigeaient sur lui pour le pulvériser. Il connaissait cet état pour l'avoir vécu plusieurs fois au cours de sa vie d'errance et de solitude. Il avait l'habitude de ces vagues d'anxiété qui déferlent sur le corps et la conscience... Il savait qu'il n'était pas invulnérable et que sa vie ne tenait qu'à un fil. Rien, cependant, ne perturbait sa foi ni sa détermination. Il acceptait son destin et se remettait entièrement à son créateur. Lui seul est maître du monde !

La voie était libre. Paraissait sans risque. Le silence régnait sur le village comme une lourde chape de fatalité. D'où lui venait cette inquiétude qui broyait sa cervelle et ses viscères sans raison ? Il avait pourtant l'habitude de ce genre de situations où l'individu ne sait pas, ne sait plus. Ces moments où le vide creuse sa tourmente dans l'estomac puis dans le cœur avant d'habiter le crâne pour vous donner des maux de tête insupportables. Il réfléchit à son passé et se demanda si ce moment d'angoisse n'était pas dû à la peur. Il n'avait jamais eu peur. A aucun moment. Or la peur était partout. Dans les ruelles plongées dans l'obscurité. Dans le regard envieux des gens. Dans leur lâcheté. Et même dans leur bravoure. Il avança dans le noir en prenant mille précautions, le doigt sur la détente de son fusil dissimulé sous sa djellaba, prêt à faire feu à tout moment.

Quelques aboiements s'élevèrent soudain qui brisèrent le silence. Aucune torche ne fut cependant allumée et personne ne se manifesta. Les chiens avaient fait leur devoir en signalant une présence étrangère. Il ne donna pas à ce détail l'importance qu'il méritait, se faufila comme un fantôme dans les ruelles escarpées avant de s'immobiliser derrière un pan de mur. Il laissa passer quelques minutes avant de poursuivre son chemin et se retourna plusieurs fois pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. On aurait dit que le village

avait été vidé de sa population. Cela l'impressionna mais ne l'inquiéta pas outre mesure. Il s'était renseigné et savait que le douar ne célébrait aucun événement qui aurait fait veiller les habitants jusqu'à l'aube. La nuit était avancée et les hommes avaient sombré dans leurs rêves abrupts après une journée de labeur. Il n'avait aucune raison de se méfier. De temps à autre s'élevait le braiment d'un âne ou le coquerico éclatant d'un coq à la mécanique déréglée. Ces bruits le poursuivaient un moment avant de se noyer dans le calme précaire de la nuit.

La maison qui l'accueillit appartenait à un ami de longue date. Un frère, pour tout dire, en qui il avait une confiance illimitée. Construite en terre comme la plupart des habitations du coin, la bâtisse portait, sur ses murs, les empreintes du temps qui s'acharnait sur elle avec la régularité et la patience du désespoir. Une construction chargée d'un long passé et dont chaque élément, chaque morceau était truffé de souvenirs et d'histoire. Vieille de plusieurs décennies, elle abritait dans ses pièces le corps des vivants et dans ses angles l'âme de ceux qui n'étaient plus de ce monde.

Le maître de maison l'attendait dans la *zriba*, une écurie faisant angle droit, à l'opposé de l'espace réservé aux humains. Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent enlacés un long moment. Gestes forts dans l'expression la plus sincère de l'amitié. Les deux hommes finirent par gagner le salon des invités. Tirées de leur sommeil, les femmes s'affairaient au milieu de leurs marmites pour préparer le couscous aux sept légumes, les crêpes au miel et le thé à la menthe pour l'invité. Au-delà du temps, au-delà de l'espace et des circonstances, les lois de l'hospitalité devaient être scrupuleusement observées, surtout en présence d'un hôte de marque. Le sang du visage devait être préservé à n'importe quel prix.

Les dernières nouvelles n'étaient pas réjouissantes. Déconcertées par le cours des événements, les autorités du protec-

torat avaient engagé une lutte sans rémission contre l'insurgé. Elles avaient augmenté les effectifs de surveillance et diversifié les moyens d'action. L'officier des affaires indigènes avait demandé des renforts et pris des mesures draconiennes pour en finir avec cette situation devenue critique qui mettait sa carrière en jeu. Chaque jour, il rassemblait les habitants d'un village en troupeau sur la place et un interprète traduisait son discours :

« Vous êtes au courant des événements, ô combien regrettables, qui secouent notre région depuis quelque temps. Il est dans votre intérêt et dans celui de la sécurité de vos enfants que l'insoumis soit capturé au plus vite. Permettez-vous à un criminel de circuler librement et d'assassiner impunément les honnêtes gens? Bien sûr, nous avons les moyens de le mettre hors d'état de nuire, mais nous souhaitons que cet incident vous fasse gagner la confiance des autorités par votre collaboration. Nous sommes deux pays amis contre un homme isolé. Pensez-vous qu'un seul homme puisse tenir tête longtemps à deux peuples unis par des intérêts communs et par des liens historiques? Je vous le demande. N'oubliez pas que nous avons fait la guerre ensemble! Mesurez vos chances et voyez de quel côté se trouve votre salut! Demain ou après-demain, l'un de vous, un patriote et un héros, m'apportera sa tête dans un couffin. Une importante gratification l'attend. Les autorités ne doutent ni de votre bravoure ni de votre fidélité. Soyez des hommes et combattez le mal à la racine car il risque de vous atteindre dans vos foyers et dans vos biens. Les portes de mon bureau et de ma demeure vous sont ouvertes de jour comme de nuit. N'hésitez pas à venir me voir pour m'annoncer de bonnes nouvelles. A partir de cet instant, nous devons travailler la main dans la main pour le bien-être et la prospérité de tous. Vous êtes en danger si vous laissez cet assassin circuler librement parmi vous. Faites-moi confiance et écoutez-moi car je ne cherche que votre sécurité... »

Assis en tailleur l'un en face de l'autre, les deux hommes

passèrent en revue les derniers bouleversements qui avaient secoué le pays. La grogne gagnait peu à peu toutes les villes et la situation était à la limite de l'explosion. La peur régnait sur les cœurs et les consciences. De temps en temps parvenait sur la place publique la nouvelle de l'assassinat d'un colon ou du massacre d'une patrouille. Le calme de la nuit était troué par le piaffement de la jument ou le hennissement aigu du cheval. Ces simples bruits rendaient l'atmosphère suspecte, pesante, insoutenable.

« Il faut te méfier, confia l'hôte à son invité. Dès qu'on fait miroiter l'argent devant les gens, ils perdent le sens de l'amitié et enterrent la dernière goutte d'honneur qui leur reste. Tu sais, mieux que quiconque, qu'il existe des individus prêts à vendre les mamelles de leur mère pour un sou. Ta tête est mise à prix. Et la somme promise est assez alléchante. J'en connais plus d'un qui voudrait tenter l'aventure. Pour ta sécurité, je ne te révélerai aucun nom. Méfie-toi ! C'est tout ce que je peux te dire. Les autorités enragent de voir leur souveraineté bafouée et leur pouvoir bravé par un bandit, comme elles disent. Tu deviens encombrant pour certains Marocains dont l'incivisme fait honte à l'islam et à l'humanité entière. Ici, les gens sont lâches et méprisent les héros. Par impuissance et par envie. Ils n'hésiteront pas à te dénoncer s'ils savent que tu viens chez moi. Sache que tu es seul et que personne ne bougera le petit doigt pour te prêter main-forte. Les amis qui te restent se comptent sur les doigts d'une main. Ils ont de l'estime pour toi mais la peur les habite. Et leur peur est parfois mitigée : ils ne savent plus s'ils ont peur pour toi ou si c'est de toi qu'ils ont peur. N'oublie jamais que le courage dérange. On ne parle plus que de toi et de tes prouesses. Nous devons être fiers que l'un de nous lave l'affront dans le sang de nos ennemis. Puisse la patrie s'en souvenir ! Prends garde à toi !

- Personne n'osera me dénoncer !
- Tu crois ? Un ami à moi un peu sonné disait que les

chiens font leur boulot de chien. Ils grognent, aboient, mordent et transmettent la rage. Il ne faut pas parler des hommes car ils ont bouffé leurs couilles dans la potion de la trahison le jour où ils ont commencé à tirer sur leurs propres frères, à les vendre aux mécréants et aux hérétiques. Les hommes? Ils ont attaché les chiens au tronc des arbres pour qu'ils aboient à leur place. L'homme est mort ici. Ne reste que le chien!

– Tu es trop pessimiste.

– Prends garde à toi! Tu es seul et ils sont si nombreux. Tu es démuni et ils possèdent armes et munitions...

– J'ai foi en Dieu, coupa l'homme en posant sa lourde main sur l'épaule de son hôte. Cela vaut plus que tout l'armement qu'ils peuvent avoir. C'est ma foi et ma conviction qui guident mes pas et me donnent le courage nécessaire pour continuer ma lutte contre les forces du mal. Je me bats pour une cause juste. Eux ne se battent pour aucun idéal. Ils veulent nous mettre à genoux par la force afin de continuer à exploiter les richesses du pays. Je sais que ma vie est en danger. Je sais aussi que c'est là mon destin. Je l'accepte avec résignation parce que c'est le chemin que Dieu a tracé pour nous... »

Un long silence suivit ces paroles. Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux avant de partir d'un grand rire complice, clair comme une rivière un matin de printemps.

Imperturbable, la nuit glissait lentement sur la dépouille de l'univers. Seul le cri assourdissant de quelques bêtes échappé au silence révélait la vie en ces lieux.

Dans la chambre des convives, la table était servie. Les deux hommes nommèrent Dieu avant de plonger leurs doigts dans la semoule fumante du plat de couscous orné de viande de mouton et de légumes. Potirons rouges et navets, carottes, courgettes, pois chiches, piments verts, choux... C'était délicieux. « Que Allah donne la santé aux

mains qui ont préparé ce plat ! » La discussion s'engagea ensuite : « La peur, dit le maître des lieux à son ami, motive la plupart de nos actes. Tout est question de peur. On se tait par peur et on agit par peur. Comme si l'être humain des temps nouveaux n'était régi que par la peur. La peur de perdre quelque chose ou quelqu'un, la peur des autres, la peur de soi... Tu dois faire très attention car, lorsque l'individu ressent la peur au fond de ses tripes, il devient fou. Il est capable de n'importe quoi ! »

Mais l'homme qui parlait ainsi savait que son ami n'avait peur de rien. Les autres avaient peur de lui et le craignaient pour l'immense intérêt qu'il suscitait. C'était leur problème. Hormis à sa mère, il n'était attaché à rien en ce bas monde. Jusque-là, les nouvelles de sa mère étaient rassurantes. Mais combien de temps encore allaient-ils l'épargner ? Il avait choisi et assumait son choix jusqu'au bout. C'est-à-dire jusqu'à la limite de ses choix et de ses actes. Il était prêt à en payer le prix. Ni sa vie ni la tranquillité de sa mère ne pouvaient être mises en balance avec le destin de la nation. Pouvait-il se rétracter à présent ?

Les deux compagnons bavardèrent un long moment après le dîner. Les femmes et les enfants dormaient depuis longtemps déjà dans la pièce à côté. De temps en temps, le cri d'un animal ou le chant d'un grillon s'élevait dans la nuit. Chaque fois qu'il venait dans cette demeure, s'il entendait le chuchotement des voix, il n'apercevait jamais un visage féminin. L'amitié avait ses limites et ses principes. Respect des traditions et des convenances. L'intimité relevait du sacré et il ne venait à l'esprit de personne de transgresser cette loi séculaire. De temps en temps, un mioche faisait irruption dans la pièce et s'installait à califourchon sur ses genoux. Un autre traversait la pièce en coup de vent, tenant son roseau entre les jambes et imitant le hennissement d'un cheval. Chacun était conscient de la nécessité de sauver ces normes et de les respecter.

Les deux hommes s'allongèrent sur les banquettes trans-

formées en lits par les femmes et tentèrent de s'endormir malgré le cri strident provoqué par les élytres des grillons. Le ciel était clair et l'atmosphère imprégnée de sérénité retrouvée. Le calme irréel de la nuit rendait agité le sommeil des hommes. Cauchemars, punaises, fatigue... y étaient sans doute pour quelque chose. Peut-être était-ce l'excitation des retrouvailles ? Ils se tournèrent et se retournaient longtemps sur leur couche en attendant l'apparition du jour.

L'aube arriva comme une délivrance. L'invité quitta son lit le premier et se faufila à l'extérieur avec son agilité coutumière. Il puisa l'eau du puits, fit ses ablutions et se tourna dans la direction de La Mecque. A la dernière prosternation, des coups de feu crépitèrent dans la fraîcheur du matin, déchirant la pureté du soleil levant. L'homme comprit que son heure avait sonné. Il n'interrompit pas sa prière ni ne jugea utile de s'abriter. Aucune balle n'atteignit sa cible. Il eut le temps de mener sa prière à son terme et de réciter la *chahada*. Un miracle. L'officier des affaires indigènes donna l'assaut final et les balles des soldats transpercèrent le corps agenouillé dans un profond recueillement. L'homme s'écroula, le visage pris dans ses mains jointes.

Les occupants de la maison se réveillèrent comme des possédés. Pleurs des enfants blottis dans les bras des adultes. Hurllements des femmes. Le père récitait des prières et égrenait son chapelet. L'officier hurla ses ordres dans ses mains en porte-voix et les soldats envahirent les lieux. Chaque mot prononcé était une chevrotine destinée à tuer. Il s'avança, couvert par ses hommes, et aspergea le cadavre avec le contenu d'un bidon d'essence avant de craquer une allumette. Les habitants du village n'avaient rien vu, rien entendu. Les portes des maisons ne s'étaient pas ouvertes ce matin-là et les fenêtres étaient restées closes. La maison où le rebelle avait passé la nuit fut dynamitée. Les flammes de la honte, du crime et de la trahison montèrent vers le ciel

et souillèrent la clarté du jour naissant. Toute la campagne était en deuil.

Des années plus tard, un conteur s'installe sur la place Jama'Lafna à Marrakech, dépose son attirail devant lui, déplie un parchemin jauni par le temps et commence le récit de cette vie devant une foule médusée et silencieuse.

« Ici s'arrête une vie, dit-il de sa voix cuivrée. La vie d'un homme, et aussi celle d'un pays longtemps confondues. Ici ma voix reprend son histoire et l'immortalise pour les générations futures et les mémoires oubliées, grâce à la force de la parole et à la magie du verbe. Il est mort pour la liberté et la dignité. Ils sont morts pour l'indépendance. Quelle indépendance? Le pays n'a jamais été aussi mal colonisé qu'après le protectorat. C'est notre destin. Celui de cet homme. Celui de ce peuple. Celui de cette terre, ensemble embarqués dans l'exploitation et la honte. Ils sont morts pour rien... Ils sont morts. Ne restent plus que les chiens... »

Il passa devant moi sans dire un mot, sans même regarder dans ma direction. Sa djellaba grise flottait comme une voile entre ses jambes. Je le voyais marcher comme un guerrier ; la tête haute, le regard droit, le torse bombé, le geste précis. Il m'ignora comme si j'étais une tige de doum. Il bifurqua sur une voie sans issue, rebroussa chemin et s'éloigna à pas mesurés avant de disparaître au coin d'une muraille. Avait-il entendu le hurlement de la sirène qui annonçait le début du couvre-feu imposé par les autorités du protectorat depuis que plusieurs régions étaient secouées par des troubles sans précédent ? Un vent frais caressa mon visage comme une main de femme dans les vapeurs du hammam. Je retins mon souffle pour garder longtemps l'enchantement de cette sensation sur ma peau. Debout au milieu de la rue, je repensais à ma vie, aux miens soumis à l'autorité des Français, au pays déchiré par la misère et meurtri par les ravages d'une guerre sans nom. Les rumeurs qui nous parvenaient de la ville faisaient état de plusieurs dizaines de victimes chaque jour dans des accrochages avec la légion étrangère. Des arrestations par centaines. Les leaders politiques condamnés ou exilés. Les chefs des tribus insoumises mis à contribution pour mater la rébellion. Contre certains avantages et privilèges, les caïds s'étaient rangés du côté de l'occupant. La peur et la révolte habitaient le cœur et le regard des gens. Dans le pays, rien n'allait plus.

Tête basse, dos courbé, épaules voûtées, les derniers passants hâtèrent le pas, se bousculant dans la mêlée, et chacun regagna son logis ou son gourbi par les ruelles sombres et escarpées du village. Bientôt, la rue fut déserte. Comme si un ouragan ou une épidémie était passé par là. Je marchais seul dans cette rue et j'avais l'impression que le monde m'appartenait. Le vide était-il capable de produire une telle sensation ? Le vide ? Plutôt le silence, la solitude. Mêlés, le vide, la solitude et le silence engendraient en moi cette paix de l'âme que je n'avais connue que rarement. Comme lorsque ma mère posait sur moi son regard plein de fierté et rempli de tendresse. Ou lorsqu'un adulte, me saluant en homme, retirait sa main juste à l'instant où je m'inclinais pour la porter à mes lèvres. L'orgueil. Une sorte de satisfaction de soi, comme en ce moment dans cette rue que je possédais, qui était mienne et que je dominais du haut de mes treize ans.

Le ronflement du moteur d'une Jeep se fit entendre à quelques pas. Moha Ou Hida dévala soudain le long d'une pente, talonné par des hommes armés, déboucha sur la place comme un forcené circoncis à l'instant, m'entraîna dans sa course par la manche de ma djellaba en criant : « Les Sénégalais sont à nos trousses ; sauve qui peut ! »

Je le suivis sur sa lancée sans me poser de questions. Depuis un haut-parleur, une voix rauque sommait les habitants d'éteindre la lumière. Nos poursuivants martelaient le sol en terre battue de leurs brodequins militaires. Le souffle saccadé de mon compagnon ressemblait à celui d'une bête qu'on immole. Je compris que ce n'était pas un jeu. La peur s'installa alors dans ma tête avant de prendre possession de chaque partie de mon corps. Je ne savais même pas où nous allions. Était-ce important ? Entre deux halètements, Moha Ou Hida me répétait que je ne devais pas traîner la patte. Il fallait courir vite, encore plus vite, droit devant nous. Mes poumons oppressés menaçaient à tout moment de jaillir hors de ma poitrine. Savait-il ce

qu'il faisait? Nous devons éviter d'être pris par nos assaillants. Je ne me rappelais plus à quel moment j'avais perdu mes sandales. Mes pieds nus foulaient la poussière et je ne ressentais ni la brûlure des pierres ni la morsure du gravier. Une course inouïe à travers rues et pentes, chemins de poussière et plaines arides. A perdre haleine. A tuer son homme debout. Moha Ou Hida se retournait de temps en temps pour évaluer la distance qui nous séparait des autres et pour s'assurer que j'étais toujours sur ses talons. La poursuite se prolongea plusieurs minutes interminables. L'écart entre Moha Ou Hida et moi augmenta soudain. Je le vis s'éloigner à une vitesse vertigineuse. Mon angoisse grandit et mes efforts pour le rattraper restèrent vains. Qui de nous deux avait modifié son pas de course? Je n'allais pas tarder à le savoir. Le Sénégalais qui m'avait rattrapé avait littéralement soulevé mon corps du sol. J'étais suspendu entre ciel et terre. Mes jambes piétinaient dans le vide alors que Moha Ou Hida prenait son envol loin de moi. Une pluie de coups s'abattit sur ma tête. Les hurlements des soldats bouillonnaient en moi comme dans un chaudron de goudron. Leurs brodequins s'acharnèrent sur mon corps et se logèrent à plusieurs reprises dans le creux de mes reins pendant que leurs insultes ricochaient contre les murs. Mes cris de douleur se noyèrent dans le tumulte de leur baragouinage et de leur férocité.

Puis les coups cessèrent comme par enchantement.

J'ouvris les yeux. Moha Ou Hida était debout à quelques mètres de moi, les mains levées au-dessus de la tête. Il s'était rendu pour ne pas me laisser tomber. Son geste courageux mit un terme à la brutalité des soldats qui finirent par m'abandonner à ma souffrance et à mes pleurs. Ils nous jetèrent comme des sacs de viande sur la tôle froide de la Jeep. Couchés sur le ventre au milieu des brodequins, des mégots et des crosses de fusil, nous n'avions aucune illusion sur le sort qui nous attendait. Une crosse écrasa ma nuque et mon sang gicla. Je poussai un cri de douleur.

